8°Y²
104917

dormeuse dombres

JEAN LIBIS



ROMAN

EN TOUTES LETTRES

fiction

ALEÏ

656282

La dormeuse d'ombres

8°Y²
104917

LA DORMEUSE D'OMBRES

JEAN LIBIS

ROMAN

DL-13021989-02295

DU MEME AUTEUR

Aux éditions Aleï

Les jardins dispersés nouvelle
1987 (collection "des nouvelles d'aleï")

Chez d'autres éditeurs

La musique et l'hiver , roman
1985 - Balland

Gaston Bachelard, du rêveur ironiste au pédagogue inspiré
(article et coordination de l'ouvrage)
1984 - C.R.D.P. de Dijon

Le mythe de l'androgyne , essai
1980 - Berg International



Couverture : maquette de Régis Trager
Illustration : Le repos, Jean-François Gilles, dit Colson
Dijon – Musée des Beaux-Arts

© Éditions de l'Aléï
59, rue Jeannin - 21000 DIJON

Ils avaient annoncé la pluie. Elle a commencé vers midi, en traînées lentes sur les murs de la ville. Maintenant l'accalmie est venue, avec des flaques grises figées sur le trottoir. Au-dessus des toits, de grands arbres surgissent avec des branches dégarnies où s'accrochent encore des feuilles bistres : des marronniers parcheminés, des platanes d'arrière-saison, des frondaisons roussâtres et avachies.

C'est l'après-midi qui débute et je vais devoir me montrer circonspect. Sinon j'aurais vite l'air d'un chien mouillé ou d'un clochard en mal d'abri.

Fut une époque où je flânais dans la ville comme si j'avais été géomètre, ou expert du cadastre. Je bâtissais des plans, je subodorais des rencontres, j'exorcisais le hasard. J'avais compris que la foule n'est pas imprévisible, qu'elle a ses élans, ses convergences, ses répétitions doucereuses, car des figures typiques revenaient régulièrement dans mon collimateur. Tel ce personnage à nœud papillon toujours campé à la sortie des cinémas, sans qu'on sache s'il attendait quelqu'un ou s'il faisait partie des cinéphiles ; ou cette femme surmontée d'un chapeau chou-fleur qui descendait la rue de la République entre 5 et 6 heures du soir, fardée comme une diva du second empire.

Ces gens-là me restaient obscurs, mais j'avais aussi mes points cardinaux. Quand je désertais les cafés, je me réfugiais à la librairie du Centre, assez compliquée dans sa disposition pour que je m'y sente à l'abri, comme en visite. Il était rare que je n'y rencontre pas une tête connue, et je

m'étonnais que le hasard nous ait ainsi mis en présence. En rentrant, je disais à Juliette : «Tu te rends compte, j'ai retrouvé Bob, qui baguenaudait entre deux trains». Elle haussait les épaules, dégonflait l'événement. «Ce n'est pas une coïncidence, disait-elle, vous avez tous les mêmes manies, vous retournez toujours dans les mêmes lieux». Déconfit, je remballais mes surprises.

Puis je me suis rendu compte que Juliette avait raison, que tout cela ne sortait pas de l'ordinaire. J'ai pourtant continué à fréquenter la librairie, persuadé qu'il peut s'y passer quelque chose. Je m'y rends comme certains oisifs vont au buffet de la Gare, et je ne m'y engage jamais sans un furtif sentiment d'aventure. De bouche à oreille, des anecdotes y sont racontées, des informations transmises. Elles contiennent des approximations, des inexactitudes qui se boursouflent et se dégradent à la manière des rumeurs publiques. Cependant il m'est arrivé d'y apprendre des faits qui m'ont laissé dans le malaise. J'y mesurais des glissements, des schismes, des bizarreries insoupçonnées, des espèces de névroses.

Certains individus disposent d'une singulière capacité d'évolution. Quand on leur demande ce qu'ils "deviennent", on peut s'attendre à une démolition, à quelque frasque avouée comme un descellement, un sacrilège ; du même coup, on redoute aussi leur trahison. Mais la plupart des gens n'ont pas cette inconstance, ni cette vitalité.

Dans la librairie se font ainsi des bilans, des mises au point, des constats de désertion et d'adultère. Pourtant, à ce jeu des rencontres, il m'arrive de me faire piéger par des fâcheux, des bavards invétérés, des médisants. Ou de tomber

sur des gens qui me reprochent de les négliger, et me demandent avec un brin de perfidie si je suis toujours dans l'enseignement. Alors je me livre à de compliqués jeux de cache-cache, je tourne autour des présentoirs, j'opère un repli stratégique vers les rayons disposés en quinconce qui permettent de se faufiler discrètement vers la sortie. Parfois ces manœuvres sont rendues caduques par les miroirs parallèles installés en vue de décourager les voleurs.

Juliette prétendait que je ne m'intéressais pas au hasard, que j'aimais seulement les répétitions. Je protestais que j'avais besoin de retrouver les gens parce que j'étais curieux de leur évolution. «Tu entretiens tes rêves de jeune homme, répondait-elle. Il faudrait te décider à admettre que tu as changé depuis ton séjour à Villefranche-Lagaillarde, et que la compagnie t'est devenue pesante. Tu as pris là-bas des habitudes de pêcheur à la ligne».

Villefranche-Lagaillarde. Une province boisée, un beau nom pour une première nomination. Une âme charitable m'avait dit : il faut bien commencer d'une manière ou d'une autre. Au demeurant, l'existence dans cette bourgade n'était pas désagréable, et le chef d'établissement offrait le mousseux à l'occasion de chaque rentrée.

Au bout de trois ans, j'ai eu un sursaut et j'ai demandé ma mutation. Ils m'ont renvoyé à mon point de départ. Cela valait sans doute la peine : une cité de deux cent mille habitants, un théâtre baroque, des maisons vieilles surmontées de tourelles à colombages, un ancien palais ducal tendu de velours sombres sous des ogives et des fenêtres à croisillons.

Puis le cours de la vie s'est empâté derrière ces architectures veinées de jaune.

Aujourd'hui, vendredi : un automne s'étoffe lentement au-dessus de la ville. La pluie a congestionné les arbres, miné les feuilles cramoisies qui se détachent par bouffées et dégringolent en désordre. Elles rendent les trottoirs glissants, marbrés de taches fauves qui virent au noir en se décomposant sous les pas. J'ai traversé la place du Théâtre. Les employés ont regagné les bureaux et les magasins. Au lycée Victor Cousin, les cours ont recommencé et les bâtiments sont enveloppés d'une grisaille tenace, comme si l'humidité stagnant sous les porches s'était condensée en brume précoce. Dans certaines salles, il fait si sombre qu'il a fallu allumer les néons. Les potaches ont le regard morne.

A dire vrai, je ne suis pas fâché de cette "mission culturelle" qui accapare une partie des locaux, au point qu'on m'a mis en congé sans me demander mon avis. Ce matin, lorsque j'ai su qu'il y aurait "relâche", le Temps s'est élargi et je me suis dit qu'il fallait y faire attention, ne pas gâcher cette opportunité. Le long des rues stagnait une douceur d'arrière-saison, une mollesse sous le ciel gris, mais il ne pleuvait pas encore. En passant près de la maison des Greffes, j'ai regardé la vigne vierge dans le cour : une grande tache rouge élargie en forme d'étoile. J'ai entendu quelqu'un dire : "c'est le vent d'ouest pour sûr", et de grands frémissements parcouraient les arbres du square, des mouvements de feuillages interminables. Pour un peu, je me serais cru en état de disponibilité illimitée.

Il me semble que la pluie, que n'importe quelle pluie, s'accorde avec la mémoire. Elle déclenche des bruits

furtifs qui se conjuguent et s'amplifient ; elle trouble les odeurs dans les creux des jardins, sur l'écorce des marronniers, au bord des vasques pourrissantes. Le temps qui passe devient plus lent, une drôle d'hypnose vous tombe dessus et vous ramène à des histoires anciennes qui ressemblent à des vésanies. Tout à l'heure, vers midi, quand j'ai vu l'averse cascader sur la treille rousse plantée devant ma fenêtre, j'ai compris que je ne devais surtout pas me laisser aller, que je courais des risque d'enlisement.

Alors l'envie d'aller au Musée des Beaux-Arts m'est venue comme un vieux démon retrouvé.

Il est vrai que ce projet couve en moi depuis longtemps, qu'il végète dans les coulisses de mes besognes quotidiennes. Parfois ça me prend bizarrement, un désir trouble qui rend insignifiantes mes occupations ordinaires : mais jusqu'à présent, depuis que Juliette est partie, il est resté lettre morte. Je ne suis pas retourné au musée, comme si les choses de la vie m'en avaient pour ainsi dire empêché. Ou que j'aie redouté quelque confrontation périlleuse, un retour de mauvais aloi.

A la longue, j'ai appris à me méfier de mes pélerinages. Des années durant, j'avais entretenu l'envie de me rendre en Ile-de-France, dans un village célèbre par les toiles d'un peintre qui a exalté ses champs de blé avant de s'effondrer au cours d'un mois de juillet grondant d'orages en bleu cobalt. Je voulais comprendre, exorciser, parcourir ces chemins qui montent vers les éteules sous des nuées de corbeaux noirs.

C'était une démarche inconsidérée. Je me souviens du début de l'été, d'un soleil dur tapant sur des chaumes vides.

J'ai arpenté des ruelles, contemplé des étendues de blé jaune. J'ai même retrouvé des signes commémoratifs. C'était comme si les chemins vers les champs n'avaient pas changé depuis que le peintre était venu. Il m'a semblé que l'été finissait toujours par nous étouffer, qu'il n'y avait plus rien à attendre dans le grand espace du soir inondé de lumière orange.

Quand je suis reparti par l'autorail, les rectangles de céréales se succédaient en verdures cuivrées. Je me sentais si démuni que j'avais presque honte d'être venu.

La première fois que l'on m'a conduit au Musée des Beaux-Arts, je fréquentais l'école primaire. Malgré les armures et le bestiaire de plâtre, j'avais trouvé le temps long. Des années plus tard, je l'ai redécouvert grâce à quelques lurons qui avaient su me rallier à la cause de la Peinture (je me souviens de l'excitation que me causaient certains propos de Bob : «Gauguin, mon vieux, un type formidable ! A trente-cinq ans, il plaque tout, sa femme, ses gosses, son banquier, et il fiche le camp en Bretagne faire des toiles comme un forcené»). Maintenant, je sais que j'ai à nouveau cette visite à faire, qu'il y a pour moi des tentations à vérifier.

Des sphinxs jaunes m'attendent dans la pénombre, et des spadassins redoutables.

Alors me voilà embarqué pour de bon, parapluie à la main. Ouverte aux quatre vents, la place du Théâtre est toute grise sous le ciel bas, et de longues effluves d'air humide la parcourent sans interruption. Il me semble que je suis libre.

Sans doute fallait-il ce loisir inopiné, ce jour d'automne où les arbres sont travaillés d'un mal secret, pour qu'enfin je me sois décidé.

Le professeur est en disponibilité. Il s'est débarrassé de son porte-documents éternellement maculé de craie, mais il a conservé - par habitude - sa cravate : aujourd'hui un ruban de laine à dominante brune, avec des verts sombres et des jaunes passés. Furtif, craignant peut-être qu'on ne l'observe ou qu'on ne lui attribue une destination inavouable, il s'approche des lieux qui hantent depuis longtemps sa géographie mentale.

Contigu à la place et directement visible, il y a d'abord le théâtre : bâtiment roccoco, fronton garni de colonnades, fausse grecque brisée sur le parvis du bâtiment. L'intérieur de cette construction n'a pas bonne réputation dans la cité, avec son allure de bonbonnière matelassée de cretonne bleue. A la fin du siècle dernier, l'architecte a donné dans le goût italien en superposant des galeries arrondies comme des gorges de femmes et serties d'arabesques à vous donner le tournis. Mais le professeur n'a cure des dénigrements dont ce lieu est l'objet. Lorsque Juliette l'a emmené dans ce théâtre, pour la première fois, elle lui avait dit : «tu verras, c'est cocasse, on dirait du sucre candi». La demoiselle portait une robe d'été, et sa chevelure relevée en chignon sur la tête dégageait la peau claire de sa nuque. A une époque où il se sentait déjà vaguement irresponsable, le futur prof' s'était épris de cette construction baroque autant que de l'égérie espiègle qui avait entrepris de faire son éducation artistique.

Aujourd'hui, il pleut et les automobiles roulent lentement, avec d'interminables bruits de succion. Le musée, tout proche du théâtre, lui fait face par-delà un espace rectangulaire où l'on a érigé la statue d'un musicien local : c'est un bonhomme de pierre conventionnel qui tend vers le passant une main mâle sur laquelle les pigeons viennent se jucher sans vergogne. Il y a des lettres gravées comme un rébus sur le pardessus figé du musicien, et son socle est piqueté de moisissures suspectes. Je l'ai toujours vu dans cet état : quand j'étais étudiant, je faisais volontiers de la statue un lieu de rendez-vous. Elle me semblait un repère indiscutable et de bon augure. Au début d'un printemps mouillé, j'y ai attendu Corinne, quelquefois.

Le Musée des Beaux-Arts est installé dans un ancien palais ducal. Depuis la place du Théâtre, on voit surgir une façade cossue, récemment blanchie par des abrasions vigoureuses, percée de fenêtres imposantes que relient entre elles des rainures façonnées en creux dans la muraille. On dirait une architecture sans surprise, un témoignage policé, un maître-ouvrage confirmant la cité dans l'opulence dont elle s'enorgueillit.

Certains initiés assurent toutefois que cette façade est un trompe-l'œil, qu'elle cache en ses galeries et ses recoins des suggestions diaboliques. Le sommeil du musée couve des êtres monstrueux : des statues sans tête et des canards de bronze, des femmes à grosse poitrine et des guerriers casqués. On prétend que des événements déplorables y ont eu lieu, que des personnages peu recommandables s'y sont illustrés dans le passé. On affirme que les galeries du second étage s'emplissent

avec le soir d'ombres patibulaires. Et certains racontars colportent qu'on y perçoit de persistantes rumeurs, la nuit, sous les solives.

Pourtant l'environnement immédiat du musée est plutôt rassurant. De la statue du musicien, on voit les employés de la Banque de Paris qui officient chaleureusement derrière de larges baies et des comptoirs luxueux. On découvre aussi la vitrine de la parfumerie Jobert dont les vendeuses, tout habillées de mauve, sont réputées pour leur tact et leurs accortes manières. Il est difficile d'imaginer ces dames nourrissant des soupçons à l'égard de la digne architecture qu'elles ont quotidiennement sous les yeux. Ont-elles seulement entendu parler d'un chevalier ténébreux, parcourant jadis le palais à des heures indues, en proie à d'interminables contrariétés ?

Non, de telles conversations n'ont pas lieu à la parfumerie, ouatée de délicatesses et de senteurs capiteuses. Et dans la ville on dit simplement : chez Jobert, c'est juste en face du musée.

En réalité, le bâtiment forme une structure plus compliquée qu'elle ne le paraît au premier abord. L'élément principal est flanqué à chaque extrémité de deux ailes secondaires, et l'ensemble s'articule à l'arrière-plan sur les vestiges restaurés d'un palais plus ancien qui contient maintenant des bureaux administratifs. Ainsi la totalité de la construction s'enroule autour d'une cour intérieure communiquant avec la rue Mably par un porche que dissimule une glycine géante. Une annexe inattendue, adossée à l'une des ailes secondaires, déborde sur une partie de la cour sous la forme d'une tourelle ajourée, surmontée d'une coiffure

conique. Un escalier la pénètre et permet d'accéder à une porte de bois qui ouvre sur une des galeries intérieures au musée ; mais cette porte est toujours verrouillée et les visiteurs n'y ont pas accès.

Naturellement toutes ces choses ne sont pas discernables lorsqu'on traverse la place rectangulaire marbrée de pavés noirs. On raconte en outre que plusieurs corridors font communiquer la cour avec les dépendances de l'autre palais. C'est en eux que certains historiens situent plusieurs épisodes inquiétants, dont la trame d'une crédibilité douteuse demeure sujette à controverse. (Que le chevalier ait disparu peu après la mort de Thibaude ne prouve nullement qu'il lui ait fait violence).

Ma première visite au Musée des Beaux-Arts se détache des limbes. C'était un temps très doux flottant dans une absence de saison. L'école primaire orchestrait l'Histoire de la France et nous entichait déjà de quelques héros. Soucieux d'une éducation didactique, mon père m'avait pris par la main et guidé à travers le palais d'où surgissaient des silhouettes pétrifiées, des guerriers glabres, des fesses de marbre luisant dans l'ombre. Je me souviens que les stations devant les tableaux n'en finissaient pas et que le rictus d'un Christ aux épines m'avait épouvanté. Dès cette séance d'initiation, j'avais été habité par une odeur qui par la suite ne m'a jamais vraiment quitté : une présence diffuse et tenace, qui pouvait émaner du parquet ciré, ou des vernis spéciaux utilisés contre les insectes rongeurs. On l'aurait crue ancrée dans le bois même, sous sa patine, son lustre, son invisible poussière aseptisée. Plus tard, il m'a semblé que cette senteur était aussi celle du grenier de Bob,

à la campagne, quand s'y entassaient à l'automne les noix en vrac, les amandes douces, et les raisins promis à la dessication. Ainsi pensai-je que le Musée des Beaux-Arts était pénétré d'un parfum d'amande.

C'avait été un choc, une découverte, mais j'avais tout inventé. Ultérieurement, Juliette m'a expliqué que les amandes étaient inodores, il m'a fallu chercher de nouveaux points de comparaison. Car on ne peut pas nommer les odeurs en dehors des objets qui les véhiculent. Et comme au musée le parfum de "bois d'amande" est partout, jusqu'au fin fond des combles et des salons tendus de bleu, j'ai renoncé à le désigner autrement.

Derrière un comptoir vétuste, une hôtesse perçoit le montant du ticket d'entrée. C'est le laisser-passer vers les escaliers de pierre, les tentures d'étoffes fanées, les roueries cachées du vieux palais : un légitime octroi pour qui veut s'adonner à la manie des ombres, à la reconnaissance des harpies souterraines. Les yeux aigus de la dame fouillent le visage du visiteur : va-t-elle lui poser quelque question péremptoire, ou jauger son aptitude à résoudre les énigmes ? Elle se contente de lui demander quatre francs.

Qui es-tu donc, toi, voyeur d'images mortes ?

J'ai déposé mon obole en évitant le regard de la sphynge. Il y eut des éclats de voix en coulisse, suivis d'une protestation brève. Cela semblait venir du mur.Un type disait : «Je vous assure qu'on finira par s'y perdre, dans votre musée».

Puis le silence est revenu tout de suite, troublé seulement par l'arrivée d'un couple qui semblait chercher son chemin. Lui, la cinquantaine passée, imperméable et cravate moroses. Elle, trottinant un peu derrière, secoue son parapluie sur le dallage, et s'inquiète de savoir s'il y a un vestiaire.

C'est vrai qu'on s'y égare, dans le musée. J'aurais voulu obtenir un plan des lieux, mais je n'y suis jamais parvenu. J'ai souvenir de portes cadenassées au fond d'un couloir, d'une même pièce traversée plusieurs fois par mégarde, d'un escalier débouchant sur des combles. Une autre fois, il y a de cela longtemps, j'avais dû demander la sortie à un gardien. L'homme m'avait expliqué qu'elle était à deux pas, qu'il me suffisait de franchir le petit salon attenant et de tourner à gauche - il y avait dans cette pièce exiguë des faïences sur des guéridons et quelques statuettes au-dessus d'une crédence. Quand je suis revenu plus tard, je n'ai jamais retrouvé cette antichambre où flottaient sur les choses les lueurs vagues d'un couchant d'hiver. Peut-être l'avait-on réaménagée au point qu'elle était devenue méconnaissable. A moins qu'on ne l'ait tout simplement fermée au public et qu'elle soit devenue une remise, un de ces lieux destinés aux tableaux excédentaires que l'on exhibe lors de quelques rétro-spectives : les portraits bitumés signés Binet ou Dujardin, les rombières un peu grasses de la fin du siècle dernier, les scènes de labour qui n'ont pas accédé à la postérité.

Parmi tous les itinéraires possibles, il doit pourtant bien exister un parcours astucieux qui éviterait au visiteur de revenir sur ses pas ou d'emprunter plusieurs fois le même escalier : quelque chose qui serait en somme le sens caché de la visite.

Lors d'un épisode déjà ancien, Corinne s'était montrée impatiente parce que je m'attardais trop longuement devant des pâturages et des rivières bordées de saules, signées par un paysagiste méconnu. J'avais rétorqué qu'il s'agissait d'impressions de l'Ile-de-France, brossées dans le style de Corot. Elle m'avait répondu : «Et alors ?», puis s'était éloignée de quelques pas. L'ayant perdue de vue, j'avais pensé la rattraper dans la salle suivante. J'avais pris mon temps devant les saules ponctués de vert pâle, les cernes des nuages empâtés au-dessus des eaux grises : c'était comme un souvenir de Mortefontaine. Quand je suis entré dans la salle suivante, elle était vide, excepté l'Apollon de pierre au geste énigmatique - non je n'ai pas inventé ces détails. Alors j'ai pressé le pas et je suis rentré dans la grande galerie, celle qui faisait dire à mon cousin Gilbert que les princesses de l'ancienne cour y sont si avenantes qu'on aimerait avoir été leur perruquier, ou leur maître de solfège. Mais il n'y avait là que des touristes étrangers, en petits groupes. Il me sembla que l'on m'avait exilé.

Je n'ai rejoint Corinne que plus tard, peu avant la fermeture. Je crois qu'elle avait fait exprès de me dérouter : comment aurais-je pu supposer qu'après l'Apollon elle avait emprunté l'escalier latéral qui conduit au troisième étage, du côté des armures et des assiettes de faïence ? En la cherchant, j'avais ressenti l'inquiétude prémonitoire d'une disparition, mais s'y mêlait un trouble qui n'était pas dénué de plaisir. Je la métamorphosais en nymphe, j'ourdissais pour elle des stratégies perverses, à l'image du dédale dans lequel je nous devinais glissant comme des fourbes. Je la retrouverai bien, me disais-je,